

Olive Thérèse Aboula

# La malaguette





## Coup rendu

Allah n'est pas obligé, disait Kourouma. Il ne se sentit pas du tout contraint d'accorder à Anawa la moindre pitance pour éduquer ses cinq bâtards. Ivac<sup>1</sup> depuis huit ans, survivre dans sa maison était un défit quotidien qui tournait souvent en sa défaveur. Ses enfants furent récupérés par oncles et tantes bien disposés par la nature et par le Seigneur. Sa fille aînée se retrouva chez un oncle père de trois enfants dont deux filles. Ces dernières étaient les idoles de papa Issaka et quiconque s'en prenait à elles, avait à faire. Du haut de leur prestige, les deux demoiselles entreprirent d'inculquer à leur cousine, sous toutes les coutures, les principes du précepte des cinq doigts ; ceux de la main, qui n'ont pas la même taille et le plus long a le droit de jouir pleinement de son privilège. Elle subit ainsi les pires formes d'humiliations devant la feinte cécité de sa belle tante et les

---

<sup>1</sup> Ivac : c'est ainsi qu'on désigne les instituteurs vacataires au Cameroun.

recommandations de sa mère qui lui mandait de tout supporter.

La jeune fille plia son petit doigt.

Après la licence, elle présenta en compagnie de ses cousines de nombreux concours d'entrée dans les plus prestigieuses écoles de formation pour devenir administrateur civil, diplomate ou même cadre administratif des hôpitaux et les échoua tous. Elle se risqua dans l'enseignement tant dédaigné par la plupart des jeunes, dont ses cousines à cause des conditions dégradantes dans lesquelles vivent les pédagogues au Rio Dos à savoir un manque de prise en charge matériel et physique. Elle devint professeur de premier cycle dans une bourgade nommée Tokombéré à l'autre extrémité du pays.

Chaque fin de mois, Atewa achetait savon, poisson, boisson, huile... et allait les offrir à sa tante et à son oncle dans leur villa d'Olembé en guise de remerciement pour leurs soins. Un enfant se doit d'être toujours reconnaissant envers ses tuteurs. Cette feinte aisance attisa les convoitises de Beyala et Ngaska, toujours désœuvrées. Elles voulurent en jouir. Elles débarquèrent chez leur cousine qui les reçut avec courtoisie dans sa modeste chambre estudiantine d'enseignante sans prise en charge et les traita convenablement. Elles partageaient le même plat, dormaient dans le même lit.

Feignant quelques difficultés financières passagères, Atewa entraîna ses cousines à dépenser la totalité de leurs avoirs.

Un matin, les deux filles firent leurs bagages et lui tendirent la main. Elle les regarda tour à tour dans les prunelles et leur dit, les yeux secs :

– Les cinq doigts.



## **Le Bâtard de la saison sèche**

Je suis né pendant la grande saison sèche. Lorsqu'il n'y a rien à se mettre sous la dent. Quand les rivières ont tari, que les arbres se sont dépouillés de leurs feuilles, que les animaux qui ont survécu sont allés se chercher un abri ailleurs et que l'air se fait rare.

Je suis venu au monde lorsqu'aucune femme ne veut mettre au monde un enfant dont le destin peut devenir saumâtre.

Ma mère était seule dans la grande salle du dortoir de l'hôpital qui comptait vingt lits. Déjà, les cancans couraient sur l'avenir de cet enfant né alors que même les dieux éprouvés par le climat n'avaient plus le cœur à l'ouvrage. Comme pour amplifier le son de ce vent incandescent qui soufflait sur mes saisons, mon géniteur ne se présenta pas à l'hôpital. Ma grand-mère non plus d'ailleurs. Pourtant, en d'autres circonstances, j'aurais été un objet de vénération. Je signalais l'entrée de mon père dans la caste

des hommes. Je faisais de lui non plus un simple éphèbe, mais un responsable. Ma naissance levait le doute sur la nature de sa sexualité.

Dès lors et pour tous, je ne fus plus que le bâtard de la saison sèche.

Je grandis donc dans une ambiance sournoise de stigmatisation. J'étais celui sur qui on jetait les restes de nourritures pour disait-on conjurer la faim. Celui qui buvait et mangeait après que tous soient repus.

Les dieux de ma tribu n'avaient peut-être pas le cœur à l'ouvrage ce jour-là, mais, gênés par la rigueur du temps, une main hâtive m'avait dotée d'assez d'intelligence pour coiffer au poteau tous les enfants nés de la bonne saison. A neuf ans, j'eus mon CEP avant tous mes aînés. Puis à seize, ce fut mon Bac. Personne en ville ne voulut m'accueillir de peur d'avoir à affronter le malheur incarné par la représentation dont j'ai toujours été l'objet. Grand papa dut frapper du poing sur la table pour que mon oncle, malgré lui, m'admette chez lui. Sa femme se chargea alors de nettoyer mon karma. Personne ne me parlait, je passai des semaines affamé pour ne pas disait-on qu'une fois gavé mon démon n'étende ses tentacules dans la maison. Plus zélé que leur mère, mes deux cousines s'en donnaient à cœur joie. Elles me crachaient dessus, m'insultaient et me frappaient même. Dire que l'aînée de dix huit ans n'était qu'en troisième et la cadette de douze ans au cours élémentaire ! Au départ, j'avais voulu riposter mais



plus je me battais, horripilantes elles devenaient. Je m'étais tourné vers Dieu ; mais, il devait être occupé ailleurs. J'élaborais alors un bon plan de bataille : un long travail sur ma mémoire me permettait d'oublier tout les évènements de la veille.

Au quartier, la concentration géographique avait voulu que nous ayons les membres de notre ethnie comme voisins, pour mon grand malheur. Quoique je fasse, il se trouvait toujours quelqu'un qui y trouve un hic. Je dus subir des allusions graveleuses sur la sexualité des bâtards de la saison sèche et leur propension à l'érotomanie.

En moins d'un an, j'avais perdu tous mes repères. Aligner une idée après une autre était une épreuve qui tournait désormais en ma défaveur. Huit ans après mon bac, je n'avais toujours pas obtenu la licence.

La corde se brisa net.

Un lundi du début de la grande saison sèche, alors que toute la maisonnée était allée au village de peur de passer ce jour en ma compagnie, car disait-on, c'était le jour où le démon de la faim était particulièrement vorace, je m'enfermai dans ma chambre et allumai la radio de peur d'affronter l'angoisse de la mort, je mis tout le volume et me passai la corde au coup après avoir solidement attaché le nœud au bois le plus ferme de la charpente. Je me concentrai sur ce que disait le journaliste. Les Nations Unies recrutèrent dans la sous région de l'Afrique centrale les dix

meilleurs licenciés en sociologie.

Zagabanté Judas

C'est mon nom. Je cherchai à rattraper la chaise  
en vain. Je me mis à crier au secours.

EXTRAIT

## Aïe !

Ces chemises repassées avec soin ! Cette obésité qu'on essayait de cacher, ces cheveux qu'on noircissait au black pour paraître plus jeune, ces rentrées tardives, ces missions qui se multipliaient... tous les ingrédients étaient réunis. Ces signes là ne dupent pas. Mon mari me trompait. Moi la mère de ses trois enfants, l'épouse fidèle qui lui avait consacré mon adolescence. Moi qui m'étais liée à lui à quinze ans ; voilà ce à quoi avaient servis tous mes sacrifices. Vingt cinq ans de mariage ; des noces d'argent, un défi, un sacerdoce.

Nostalgie !

Regret du temps passé,

Fuite du temps présent !

Nostalgie en moment de peine.

Pourrais-je retrouver cet instant qui s'en est allé !

Ces joies qui se sont envolées !

Gorge serrée,

Nostalgie.

Je n'avais que dix ans lorsque je dus quitter Matomb mon village natal pour aller fréquenter en ville, à Yaoundé plus exactement. Je revois encore les larmes désespérées de ma mère laisser des sillons sur son visage tavelé par la poussière des champs, la mine abattue de mon père me revient. J'entends les cris de mon petit frère qui se roule dans la poussière avec sa culotte trouée qui laisse entrevoir son entrejambe pendant, mais je devais partir.

– Seule l'école fera de toi une femme me dit mon père tout en prisant son tabac pour masquer des larmes de dépit. Je n'ai pas de cacaoyère. Je ne suis pas un propriétaire terrien. Je ne possède aucun bien qui puisse t'assurer une quelconque aisance matérielle. Seule l'école fera de toi une femme.

Je quitte la case paternelle de motte de terre et de lits en bambous. Je quitte cette maison de l'huile rouge et de macabo, feuille de manioc mal accommodé. Je pars pour la ville. Ville de lumière, ville de bonheur. Ville d'espoir.

En ville, je devais habiter chez ma sœur aînée mariée à un administrateur civil de qui elle avait deux enfants.

Ma sœur, un glaçon, un iceberg. J'étais chez elle comme un vieux matelas parqué dans une remise. Le genre qu'on ne sort que lorsqu'il y a des invités en trop qu'on oublie après usage et qu'on ne ressort qu'en cas de besoin.

Je fus inscrite à la sil. A dix ans ! Que d'insultes,

de quolibets, d'humiliations. A moi l'école buissonnière, la mendicité, la baguenaude. Cinq ans plus tard, quinze ans, cours élémentaire un. Encore des insultes. Bonjour la baguenaude. Mendicité me voici.

Un jour, alors que je m'adonnai à la mendicité, il m'appela et me remit cinq cent francs. C'était la plus grosse somme que jamais j'avais possédée. Chaque fois, la somme devenait plus importante. Sa silhouette trapue me frappa alors pour ne plus jamais quitter mes pensées. Quinze ans, toujours au cours élémentaire et enceinte de surcroît. Pour une fois, ma sœur fulmine, menace, crie au scandale. Elle chante de me pendre, de frotter le piment sur ma chose. Le matelas sort de la remise pour être exposé. Mon beau frère échoue lamentablement dans son rôle de modérateur.

Je dus sortir le nom de l'auteur du drame. Après moult tractations, il s'engagea à assumer la grossesse, mais aussi à m'épouser. Et pourquoi pas ! Il exerçait la noble fonction de gardien de la paix. Puis, il possédait ce rire fort, clair, mélodieux et unique que je trouvais charmant. Cette contorsion révélait alors une rangée de dents pleines, saines et éclatantes de blancheur. Son visage resplendissait à ce moment et lui conférait une beauté qu'il ne possédait pas en tant normal. Je me consolais à mon âge de lier ma vie à celle d'un homme de quarante ans en pensant à ce rire.

Sa sœur aînée habitait chez lui pour l'aider, lui, le célibataire fonctionnaire. C'était sa meilleure amie, sa confidente et toute conversation sur elle était taboue.

Elle en profitait pour me faire baver. Un jour, alors que je me plaignais des rentrées de plus en plus tardives de mon mari, elle me balança en plein visage que je ne savais pas m'occuper de son frère. La cohabitation était si éprouvante que j'en appelai à l'arbitrage de Talla. Il rentra dans une telle colère à mon endroit que je crus avoir face à moi un étranger. Parce que Talla était souvent plus tempéré que colérique. Bissa, sa sœur en profita pour envahir mon territoire. C'est avec grande peine qu'on ne se crêpait pas le chignon chaque jour.

– Le mariage n'est pas une balade de plaisir ne cessai de me dire ma mère.

– C'est à toi de faire des concessions renchérissait mon père. Sinon, tous diront que tu œuvres à séparer le frère de la sœur.

Mes trois enfants naquirent dans cette ambiance.

Même si avec la sœur c'est difficile, le frère me comble matériellement. Même si j'ai un enfant chaque année, la prospérité de mon mari apaise toutes mes angoisses. Nous habitons une grande villa de quatre chambres dans une barrière haute comme deux géants. Les meubles nous viennent de *lifemate*. Les trois repas sont quotidiens. Mon principal bonheur me vient de mes enfants tous intelligents. Mais, le temps passe. Mon fils de vingt trois ans doit quitter la

maison pour entrer dans les ordres. L'année d'après, c'est sa cadette qui se marie, puis le puîné, enseignant qui est affecté à l'extrême Nord du pays.

Talla m'ouvre une boutique à l'avenue Kennedy. Ce travail est un palliatif à toutes ces séparations, aux absences de plus en plus répétées de mon époux.

Talla est devenu très élégant. Il se noircit les cheveux. J'ai beau lui répéter que les cheveux blancs à soixante ans pour un commissaire de police c'est très excitant, rien à faire. Il rejette tous les plats gras : pas de Kondrè, encore moins de koki lorsqu'il lui arrive de manger à la maison. Des salades, rien que des salades. Maintenant il y a ces pantalons que l'on doit repasser en dressant tous les plis bien droits. Sinon, ce sont des brimades, de réprimandes. Les hommes sont des éternels enfants dit-on souvent pour justifier leur écarts de conduite. Leur crise d'adolescence, ils peuvent la faire à tout âge. Je reste calme. Même lorsque les missions se multiplièrent. Je commençai à m'inquiéter lorsque le salaire ne fut pas touché à cause de ci ou ça, qui avait été volé. La coupe fut pleine lorsque sollicitant un crédit à la banque, il me fut répondu que notre compte était à sec. Trois millions de francs volatilisés ! Des économies de toute une vie, des sacrifices. Je lui demandai des explications. Devant son calme, je l'accusai d'entretenir une autre relation. Ma belle-sœur éclata d'un rire qui me glaça le sang.

Un soir, il m'annonça une autre mission. Je l'ignorai. J'avais préparé du gnetum. C'est mon plat

préféré. J'entrai dans la cuisine pour me gaver. La marmite était vide. Elle ne pouvait pas m'avoir fait ce coup là ! Au fond du couloir se trouve la chambre de Bissa. C'est son territoire sacré. Je ne m'y suis jamais aventuré mais, je vais lui dire deux mots. Il faut qu'elle comprenne une bonne fois pour toute qu'il n'y a qu'un maître dans un bateau. Je l'ai toujours supporté au nom de mes enfants, ces derniers ont grandis. Puis le seigneur des lieux, son défenseur ardu n'est pas là !

La porte de la chambre n'était pas fermée à clé. Je la poussai. La chambre était plongée dans une semi pénombre. Je m'avan  ai dans la pièce avant de me rendre compte que ma belle-sœur était en plein   bat amoureux. Je ne lui avais jamais connu d'homme. Je posai les doigts sur l'interrupteur et m'apprêtais    presser lorsque le rire fusa. Clair, tonitruant, unique, charmant.



## **Décidément, la misère nous rendra tous malhonnêtes**

Dans les ateliers de lutte contre le chômage où nous nous réunissions chaque week-end, différentes personnes intervenaient pour nous prodiguer des conseils et nous aider à trouver un job.

Nito était l'une d'elle. Ce petit zozo avait une influence qu'on ne pouvait deviner en voyant sa petite personne tout en tendon sans chair arriver au loin. Il bondissait sur ses chaussures à talonnette ding ! ding ! ding ! comme une balle de tennis lancée à grande vitesse. Il tressautait comme une tique soustraite du pelage d'un chien. Son influence, atout indispensable dans une situation insoutenable. Mieux valait s'en faire un ami ou un amant. Car, Béni était connu pour son goût prononcé pour les jupettes, les gambettes et des gallipettes. J'étais timide, mais j'avais les jupettes et les gambettes. Ce fut sans surprise que je le vis bondir dong ! dong ! dong jusqu'à moi. Béni était

marié et les homme mariés, c'est situation sans issue. Ils sont toujours en instance de divorce avec une femme sotte et inutile, mais ne l'obtiennent jamais à cause du marabout de madame qui manipule les écorces avec science et parvient toujours à soumettre le verdict au profit de l'épouse qui s'accroche à son titre. Je lui proposai un deal. Un boulot contre d'inoubliables parties de jambes en l'air.

J'eus le boulot.

C'est quand même drôle la facilité avec laquelle certaines personnes arrivent à leurs fins. Voilà cinq ans, que bardée de diplômes du CEPE au Doctorat, j'échouais à tous les concours et me voyais sans cesse signifier qu'il n'y avait de boulot pour moi dans aucune entreprise. Dire que Benito n'avait qu'une licence sans mention, tout mon contraire, et qu'il passait pour conseiller auprès des chômeurs, qu'il occupait un bon poste dans une entreprise influente !

Il demanda sa récompense.

– Trouve un endroit où on va faire ça !  
Aguichante.

Il proposa le lit conjugal. Je crachai pouah ! Avant d'ajouter avec mépris et colère dans une même phrase :

– T'es fou ! jamais, tu m'entends, jamais !

– Une auberge. Dit-il impatient de conclure l'affaire.

– Tu cherches à me pervertir ou j'ai déjà l'air perverse ?

– La chambre de mon ami. Ajouta Benoit mon aspirant amant.

– Je ne veux pas entrer dans les annales comme celle qu'on couchait dans les chambres des copains. J'ai une réputation à défendre, moi !

Comme si subitement il venait de comprendre, il me dit en tressautant comme une puce sans abri :

– Tu te crois futée, n'est-ce pas ! sache que pour décrocher un emploi dans ce pays, il faut vraiment l'être. Tu essayes de ne pas me payer mon dû mais tu oublies que je peux encore te retirer cet emploi.

– Laisse-moi rire. Ah ! ah ! ah ! On ne t'a jamais roulé ? apprend aussi à perdre. Essaye. Je vais te salir, toi et ta bande, au point où, il ne te restera que deux solutions : partir en exil encore que ce ne sera pas une solution. Il n'y aura jamais un trou assez sombre et assez profond pour te cacher. Il te restera l'autre : te suicider. Je ne suis peut-être pas assez futée pour me trouver un emploi, mais pour te salir, juste pour te salir, je vais m'entraîner. Et tu me connais. Quand je m'y mets...

Il tourna les talonnettes kos, kos ; kos et me jeta avant de s'en aller :

– Je n'ai pas dit mon dernier mot.

– Moi non plus.